Bulletin de Liaison
NSAE
Numéro 29 – février 2017

Éditorial, 2
Prêtre accompagnateur en aumônerie psychiatrique, bilan, entre paradoxes, défis et interpellations 4
De l'autre côté du grand lac salé (16-31 mai 2016) 8
La foi d'un journaliste 12
L'idéologie néolibérale : ses fondements, ses dégâts 15
S'engager et méditer en temps de crise » de Cécile Entremont 17
La solidarité mêlée de joie de vivre est un véritable acte de résistance 18
Accompagnement auprès de personnes gravement malades et/ou en fin de vie et de leurs proches 19
Annoncer Jésus en Prison 20
Soutien au Mouvement des Laics et Laiques d'Osorno 23
Témoignage 24
Edwy Plenel : "Il y a du spirituel dans l'engagement" 25
L'Unité des chrétiens : "Lettre à l'évêque catholique romain…" et "Quelle unité ?" 26

Nous sommes aussi l'Église - 68 rue de Babylone 75007 Paris – site : http://nsae.fr

Croire et vivre autrement en temps de crise….

L'année 2017 a bel et bien pris son envol ! Finis les vœux, les galettes, les festivités, elle est bien là ! Avec ses escortes d'événements que nous allons affronter le mieux possible. En tout premier lieu les élections, présidentielle et législatives, les commémorations au Moyen Orient 1917, 1947, 1967…, la transition écologique à décliner un peu partout, dans nos futures maisons à économie d'énergie munies de panneaux photovoltaïques, nos transports covoiturés, nos alimentations en jardins partagés. Nous voulons penser, réfléchir, étudier pour semer des petites graines d'espérance par ci par là… Comme le dit Albert Einstein, il s'agit de réfléchir "sur" ou "à propos", mais aussi laisser la pensée rebondir sur elle-même et ceci peut conduire à des idées nouvelles…

Nous venons de vivre une belle AG les 21 et 22 janvier dernier, beaucoup de convivialité, de plaisir de la rencontre, de fraternité et j'ai envie de partager avec vous les moments forts qui nous ont fait vibrer.
Nous étions une bonne cinquantaine des quatre coins de France avec une belle représentation de la région parisienne. Un visiteur de marque, Georges Heichelbech, nouveau président de Parvis, nous a honorés de sa présence.
Tout a été apprécié et comme le tout est plus que la somme de ses parties, c'est dire que même si chacun a apprécié plus ou moins l'une ou l'autre des interventions…en final le tout a été positif.

Christiane Bascou a témoigné avec plein d'enthousiasme et de conviction des méandres parcourues par CELEM Chrétiens et Libres en Morbihan ; j'ai été ahurie des sanctions qui leur furent administrées par l'évêché après une campagne contre les subventions allouées à un "podium" en vue de la venue du pape dans les années 90 ! Où est donc la pauvreté de l'Eglise ? Puis Régine et Guy Ringwald nous ont emmenés au Chili où les laïcs d'Osorno se battent très dignement contre l'élection par le Vatican d'un évêque protecteur d'un prêtre pédophile. Michel Deheunynck nous a partagé la mission qui lui avait été confiée : en hôpital psychiatrique témoigner de l'amour de Dieu, de sa souffrance face à la maladie, de son écoute des malaises de notre société, de son espérance à chaque étape franchie, de la foi qu'il nous donne en nous-mêmes, en nos rapports humains et peut-être même… en Lui ! En terminant avec un "Je suis comme je suis, différent d'autres prêtres ; je ne suis pas au-dessus, ni même en vis-à-vis, je suis en communion avec eux".

Dans la foulée, deux ateliers nous ont fait travailler sur le livre de J.S. Spong, "La Résurrection : mythe ou réalité", et la spiritualité à l'aide de textes pré-choisis comme celui d'Edwy Plenel "Il y a du spirituel dans l'engagement" et tous ceux de José Arregi, théologien basque de spiritualité franciscaine.

En soirée, Jacques Bonnadier, "journaliste-journaliste" comme il se plait à nous dire pour esquisser le portrait du journaliste-chrétien venu de Marseille. "Mon boulot à moi c'est d'abord de rechercher la vérité, ce n'est pas faire plaisir, ni faire du tort… c'est être avec les gens, tous les gens en leur donnant des raisons d'espérer !" Belle profession de foi.

Nous avons voyagé en Tunisie en rencontrant les amis d'Anne-Marie et Paul qui lors de ce voyage de retrouvailles et militant ont déclaré : "Nous voulions casser les jugements négatifs sur les Arabes et aider le pays, par nos devises, à redémarrer économiquement." Envie de Tunisie, oui !

Le lendemain Luc Chatel des Editions 'Temps Présent', nous a fait bénéficier du dynamisme de l'éditeur qui publie des auteurs engagés comme Bruno di Mascio, Claude Simon, Jo spiegel, maire d'Ingersheim, venu à l'AG de Parvis en 2015 et dont nous avons eu la primeure du dernier livre *"Et si on prenait 'enfin !' les électeurs au sérieux",* François Vaillant engagé dans la non-violence *"Un taxi dans Paris".* Puis Cécile Entremont que, dans l'impossibilité de venir, nous avons eu la chance d'écouter présentant son livre *"S'engager et méditer en temps de crise".*

Par la suite, l'un de ces auteurs, Claude Simon, célèbre pour ses écrits comme "Stop à la dérive des banques" et "Stop au mirage de la croissance" nous a présenté très pédagogiquement son nouvel écrit *"L'idéologie néolibérale : ses fondements, ses dégâts"*…un langage dépouillé, très simple pour faire comprendre à des non-initiés la complexité de cette économie abominable qui enlève tout pouvoir à l'Etat, accroit les inégalités sociales et détruit tout sur son passage.

J'aimerais reprendre quelques pistes formulées par Cécile, mais aussi par beaucoup d'autres comme Jacques Musset : **Réfléchir**, approfondir nos connaissances, toujours travailler les textes bibliques, il faut aller au plus proche de la Vérité sans toutefois se vanter de L'appréhender entièrement ! **Ne pas faire de déni** de la situation… à fortiori si elle est grave, **nous informer** coute que coute même si c'est compliqué, **vivre** et aimer la vie, ne pas nous enfermer sur des positions dites sécuritaires, **créer des ponts** pas des murs, privilégier nos valeurs humaines de **solidarité**, **méditer et prier** non pas les mains croisées mais prêtes à prendre l'autre main tendue : prier c'est être, c'est s'ouvrir pour accroitre notre être, selon J Arregi.
Enfin **s'engager dans le vivre ensemble mais aussi le faire ensemble** en regardant, s'inspirant de toutes les initiatives qui existent autour de nous et que nous croisons sur nos chemins grâce à certaines émissions, certains films, Marie Monique Robin, Cyril Dion, … à de nombreuses personnes rencontrées sur notre route. Et je pense simultanément à Maria du groupe de NSAE 45 en partance pour la Belgique, qui raconte sa vie de «Fille de mineur à la suite de Dominique » dans un petit livret qu'elle nous a fait découvrir ! Bonne route Maria, on se souviendra de toi !

Nous voulions terminer par quelque chose d'autre qu'une célébration classique reprenant des rites plus ou moins momifiés ! Nous l'avons appelé "temps de fraternité" ; animé par Michel Dallaporta, il nous a rassemblés autour de témoignages auprès des détenus avec Pascal, auprès des personnes en fin de vie avec Annie, avec les jeunes de Gaza et leur professeur de français… le chant de Taizé que nous avons intériorisé au plus profond de nous-mêmes, en union avec tous ceux que nous aimons et plus… fut comme un point d'orgue :
«Jésus le Christ, lumière intérieure, ne laisse pas mes ténèbres me parler, Jésus le Christ, lumière intérieure, donne-moi d'accueillir ton amour !

A quand la prochaine Assemblée Générale ….. ?

La solidarité mêlée de joie de vivre est un véritable acte de résistance…

Françoise Gaudeul

Prêtre accompagnateur en aumônerie psychiatrique
Bilan entre paradoxes, défis et interpellations

Par Michel Deheunynck

Mon église diocésaine, reconnaissant la marginalité de ma vocation et devançant l'appel du Pape François, m'avait envoyé en pleine périphérie païenne, là où notre humanité ressent et exprime ses différences, ses angoisses, ses révoltes, ses quêtes d'identité et ses recherches de sens : l'hôpital psychiatrique. À la rencontre de ces païens qui ont souvent peu de références religieuses, mais beaucoup de ressources de foi. L'Evangile en avait déjà fait clairement sa priorité et lorsque l'Eglise m'avait ordonné prêtre, elle m'avait formé pour être "levain dans la pâte », ce qui est loin d'être encore une priorité presbytérale aujourd'hui… Alors, merci à celles et ceux qui m'ont gardé leur confiance en fidélité à mon engagement dans le sens de cet "enfouissement" en milieu profane et laïque.
Bien sûr, ce bilan doit rendre compte de la mission qui m'a été confiée : témoigner de l'amour de Dieu; de sa souffrance face à la maladie mentale ; de son écoute des malaises de notre société et de leur impact sur nos fragilités; de son espérance à chaque étape franchie, à chaque renouveau de la vie; de la foi qu'il nous donne en nous-mêmes, en nos rapports humains et peut-être même… en Lui !

L'hôpital psychiatrique, aussi marginalisé soit-il dans l'organisation de notre humanité, est pourtant un bon reflet :
– de sa diversité de références culturelles, sociales, affectives…
– de ses dysfonctionnements et de ses conflits de personnalité, de relation,
– de ses sources de décompensations : socialité, travail, famille, religion…
– de ses rêves et utopies enfouies, de ses quêtes de sens…

La souffrance mentale y génère une triple exclusion :
– celle de la captivité par la maladie, par la rétention en cadre de soins fermé, par la contention médicamenteuse, voire même, parfois, physique;
– celle de la distanciation du corps social;
– celle de la "différence" en humanité.
Dans ce contexte s'entrecroisent nombre de :

PARADOXES

Le premier de ces paradoxes est celui de la dés-inhibition, souvent bien difficile à gérer qui permet tant de spontanéité, d'authenticité, de créativité, mais aussi de provocations, de transgressions, elles aussi porteuses de sens et d'interpellations, nous invitant à reformuler nos propres repères «normatifs » et à repenser nos propres systèmes de valeurs. Cette recherche de sens des milieux fragilisés peut bousculer nos convictions (éthiques, familiales, sociétales, religieuses…) parfois trop bien établies, celles des milieux stabilisés, mieux rangés, plus justement cadrés.
Voici ce qu'écrivait F… à l'atelier "journal" :
"*Pour moi, l'important, c'est de vibrer et on ne peut pas le faire si on n'est pas perturbé. Donc, on ne peut pas le faire en allant bien; ce serait …une forme d'embourgeoisement… socialement correct, qui dessert l'humanité plus qu'il ne lui rend service… Cherchez un fond dans votre vie autant que vous en cherchez la forme et vous cesserez de pleurer… la cohérence pour laquelle vous êtes faits, vous l'aurez trouvée*".
Un autre grand paradoxe tient, en effet, à cette recherche de sens qui manque tant à notre humanité socialisée, contrainte par la gestion des aléas et des nécessités de sa (sur) vie, mais qui peut se trouver

réinvestie lors de cette mise à l'écart thérapeutique. Cette recherche de sens, devenant chemin de foi, humaniste ou "transcendante" est devenu mon premier outil de travail, plus opératoire que le seul accompagnement compassionnel ou cultuel. D'autant que cette quête de sens rejoint souvent la mienne, questionnée, elle aussi, par ma vie et mon histoire de prêtre. Ce service devient ainsi une forme d'échange, de partage, de communion. Les personnes visitées m'ont appris qu'être autre n'est pas être rien; que faire autrement n'est pas faire n'importe quoi. Elles ont su me redonner confiance dans ma propre différence et dans ma confrontation aux trop "normo pensants" et "normo croyants".
Encore un paradoxe : on se réjouit quand une personne, fidèle amie de l'aumônerie, ne vient plus à nos rencontres ou célébrations. Peut-être a-t-elle conquis quelques permissions de sorties de l'hôpital? Peut-être aussi n'a-t-elle, tout simplement, plus besoin de nous, a franchi une étape qui l'émancipe de nous et l'investit désormais dans d'autres lieux d'échange et de partage… jusqu'à l'étape suivante ? Peut-être encore, le fait de se distancer est-il un signe de liberté en (bonne) voie de reconquête à laquelle nous aurons possiblement contribué… Cela nous immunise contre la tentation récurrente de nous approprier celles et ceux qui nous rejoignent. En Eglise, en aumônerie, nous n'avons pas vocation à œuvrer pour nous-mêmes. C'est un des grands défis qui nous sont lancés.

DÉFIS

Notre aumônerie est ouverte à tous, signe et célébration de l'hospitalité de Dieu. Certains, qui s'identifient comme "croyants", de toute référence confessionnelle, sont en attente d'un rapprochement au nom "d'un même Dieu", rapprochement fraternel bien plus que cultuel. Ainsi, une demande à "se confesser" est rarement une démarche de repentance sacramentelle, mais, pour eux, un besoin de se confier dans cette foi en Dieu et pour nous, une occasion de leur témoigner de son amour. De même, la communion est-elle vécue comme un signe du partage avec Jésus de notre vie en humanité et de ses enjeux plus que comme une adhésion dogmatique formalisée.
D'autres souhaitent nous rejoindre pour s'approprier un peu du message chrétien et de sa mise en pratique, mais sans postuler pour autant l'obtention d'un "statut" religieux. C'est leur démarche comme recherche de sens qui est elle-même catéchuménale et qui nous rappelle que la vie, comme lieu de la rencontre de Dieu, est le premier sacrement.
À nous donc d'accueillir et d'accompagner quelqu'un dans sa propre recherche de foi sans la confiner dans une formation catéchétique et dogmatique programmée et calibrée. Ainsi l'Église qui se propose à lui est-elle perçue comme un lieu de liberté dont les exclus et les captifs sont les meilleurs guides… et les premiers formateurs. Cela suppose, bien sûr, une relation, non de sujet à objet (de soin ou de sollicitude), mais de sujet à sujet, le lien humain prévalant sur tout lien institutionnel.
Un autre défi est de ne jamais laisser une démarche spirituelle se substituer à la prise en charge thérapeutique et soignante.
Un autre est celui du langage de nos prières et célébrations qui doit chercher à être le plus intégratif possible, en évitant :
– une formulation cultuelle ésotérique, celle des pratiquants initiés;
– un mode d'expression régressive de la foi, sous forme de récitation scolaire recto-tono;
– un rite à connotation "magique" pouvant réveiller un délire mystique latent;
– une dévotion fétichiste, chosifiant la prière;
– une évocation dégradante (péché…) ou misérabiliste (pitié…); mais optant plutôt pour une liturgie qui promeut, au nom de l'Évangile, une dynamique émancipatrice, réconciliante avec soi-même, son histoire, son image, son destin personnel et collectif.
Cela permet, en outre, de tenir compte de la diversité culturelle et cultuelle, mais aussi des difficultés de stabilité et de capacité attentionnelles pharmacodépendantes. Serait-ce peut-être un appel pour toute notre Église, en contexte humain sécularisé, diversifié et souvent mortifié, à une certaine désacralisation de son langage cultuel et surtout à une revitalisation de sa ritualité à laquelle même les plus distants puissent être contributifs ?
Que la langue de la foi ne soit plus langue de bois !
Nous sommes aussi confrontés à une grande carence affective quasi généralisée chez les personnes en séjour hospitalier fermé prolongé. Nombreux sont celles et ceux qui m'enlacent, m'embrassent. La

bonne distance est souvent difficile à tenir et les transferts à repousser, car cela me renvoie à ma propre pauvreté affective dans mon célibat et ma non-parentalité. Deux jeunes m'ont demandé récemment que je sois leur papy !
Cette fragilisation affective génère nombre de situations difficiles à gérer dans les secteurs et parfois d'incidents qui ne se règlent que par une mise en isolement ou une surenchère médicamenteuse.
Elle pose aussi la question taboue de la vie sexuelle des personnes en souffrance mentale et en hospitalisation psychiatrique à temps plein…
Encore un défi : celui posé par les délires mystiques, souvent à composante "catho", teintés d'une mariologie exacerbée; d'une emprise sortilège ou démoniaque; d'une évasion religieuse dévitalisante.
Alors, soyons très prudents avec certaines propositions cultuelles à risque de désincarnation. Des personnes fragilisées y répondent trop facilement et décompensent ensuite jusqu'à se retrouver en hospitalisation, voire en isolement contraint. Sachons résister à la gratification de la ferveur ou du nombre et restons attentifs à l'intégration bien assumée en humanité de toutes celles et ceux qui nous font confiance.
Si, en service d'Église, nous avons à témoigner de l'amour pastoral de Dieu, au nom de l'Évangile, cet amour ne peut se réduire à être compassionnel ou enveloppant, mais doit être surtout émancipateur, libérateur "Va, relève-toi et marche !"
Tous ces défis que ce lieu de soins et de vie en humanité nous appelle à relever sont autant d'interpellations que nous ne pouvons que relayer. En voici quelques-unes parmi tant d'autres.

INTERPELLATIONS

R… "*Je n'ai pas de visite, car ma famille ne veut pas mettre les pieds à l'hôpital psy*".
Une première interpellation concerne l'isolement généré par la souffrance mentale. Alors que les maladies somatiques, les déficits et handicaps physiques appellent volontiers une sensibilité bienveillante, un soutien humain, spirituel, une solidarité environnementale, les perturbations du fonctionnement psychique suscitent plutôt évitement, méfiance, voire même rejet. Oui, les "bipos" nous importunent et les "schizos" nous font peur ! Notre généreuse volonté d'accueillir les différences jusqu'à les positiver peut s'en trouver bien éprouvée…
Les normes comportementales que nous revendiquons, que nous prêchons, dont nous témoignons, ne sont - elles pas parfois exclu-antes ? Le message évangélique, si radical soit-il dans sa portée, serait-il lui-même si normatif dans son mode d'expression et dans sa mise en œuvre ?

J… "*Quand je pense que c'est à cause de moi que mon père a été en prison !*"
Ainsi s'exprime la souffrance de ce jeune, martyrisé durant toute son enfance, chez qui tout est à reconstruire et qui, victime, se ressent coupable. Il avait demandé, dans sa prière "*que Dieu pardonne à ma mère ce qu'elle m'a fait… oui… parce que, moi, je n'y arrive pas !*" Quel acte de foi chez ce jeune pourtant religieusement peu initié ! Ce jeune qui se croit donc coupable non seulement de ce qu'il a subi, mais encore de ne pas savoir bien pardonner.
L'enjeu thérapeutique et spirituel est évidemment de le libérer de cette image si négative de lui.
Notre lexique pastoral, dogmatique, liturgique n'est-il pas trop imprégné de cette notion de «péché » que chacun doit être convaincu de reconnaître d'abord en lui-même comme condition préalable pour se savoir digne d'être, malgré cela, aimé de Dieu.

M… "*Je crois que mon père n'est pas mon père ; j'ai été conçu par un démon*"
Cet adolescent, catholique pratiquant en famille, découvre son homosexualité et se sent ou se croit jugé par ses parents (dialogue impossible), par son Église (doctrine morale réactivée depuis la "manif pour tous"…), par son entourage scolaire et amical et jusque dans sa propre conscience qu'il pense parasitée par le mal. Mais il a pu s'investir en confiance dans la démarche psychothérapeutique et redécouvrir toute la valeur de son potentiel amoureux, orienté tel qu'il est. Au bout d'un an, il a pu être re-scolarisé après un passage en section soins-études. Sa foi en lui-même et en Dieu en a été bousculée, mais positivement renouvelée.
Certaines de nos communautés croyantes, paroissiales, familiales auraient-elles oublié que l'Évangile a

récapitulé toute régulation des comportements humains dans une seule prescription : celle de l'amour ?

C… "*Nous, on ne nous demande pas notre avis ; à l'aumônerie, on peut dire ce qu'on pense* "
Elle n'est pas la seule, cette ancienne assistante de direction, à revendiquer ou à retenir malgré elle sa parole. Une parole confisquée, réservée à ceux qui savent. Une parole certes confuse, car étouffée par une élocution captive des médicaments. Une parole dérangeante, perturbante, intempestive. Une parole qui voudrait exprimer un autre projet de vie que celui de l'équipe médico-sociale ou de la tutelle. Une parole qui relance les questions de sens et de foi en humanité au-delà des réponses codifiées.
Comment notre Église accueille-t-elle une parole qui bouscule ce qu'elle croit bon et juste, ses références officialisées, ses normes convenues, ses règles de gouvernance?
Comment est-elle ce lieu de liberté, si chère à ceux qui en sont privés ?

Quelques conclusions

Au nom de l'Évangile, le service en aumônerie s'exerce à 3 degrés :
– d'abord, un service du sens de la vie, personnelle et partagée;
– ensuite, un service de témoignage de foi, humaine et spirituelle;
– enfin, un service communautaire d'expression et de célébration cultuelle.

Merci à toutes celles et ceux qu'on appelle "patients" de leur accueil ; de leur sourire, jamais forcé ; de leur gratitude, jamais feinte. Ils ont redonné sens à ma vie, à ma foi et à ma vocation.

Je comprends mes amis et partenaires qui auraient attendu de moi un prêtre plus cléricalisé, mieux positionné religieusement, plus marqué ecclésialement, sublimant mes propres fragilités, émotions, révoltes.
Mais je suis comme je suis, différent avec les différents. Et comme le remarque un copain prêtre, non pas, bien sûr, au-dessus d'eux ; non pas même en vis-à-vis d'eux, mais en communion avec eux.

De l'autre côté du grand lac salé (16-31 mai 2016)

Témoignage présenté par Anne-Marie et Paul Hermet, lors de l'Assemblée générale de NSAE, le 21 janvier 2017

De l'autre côté du grand lac salé que d'aucuns appellent Méditerranée, comme un hippocampe en éperon à l'est du Maghreb j'ai nommé La Tunisie (Tûnes en arabe), le dos collé à l'Algérie pendant 965 km, la jambe saharienne emprisonnée par la Libye à l'est sur 460 km, tête et corps balayés par la mer). **Tunisie,** notre deuxième pays, auquel tant de souvenirs, dramatiques et festifs, très anciens et tout récents, nous rattachent indéfectiblement.

Voyage de retrouvailles, accueillis Paul et moi par nos amis tunisiens de 40 ans (nous sommes revenus en France en 1976), connus lorsque nous avons vécu là-bas (6 ans pour Paul et 2 pour moi). Nous n'avions plus foulé le sol de notre deuxième pays depuis 2003 pour beaucoup de raisons, dont les turbulences de la Révolution. Beaucoup d'émotions donc.

Voyage d'immersion aussi dans la société tunisienne d'aujourd'hui, du nord au sud du pays, dans divers milieux socioculturels, citadins comme ruraux, conversant au hasard des rencontres avec des ados comme des seniors, mangeant la cuisine tunisienne dans les gargotes, bref un voyage d'une très grande richesse, la première étant celle de l'accueil généreux et spontané des gens de la rue, étonnés et reconnaissants de revoir des Français venus simplement et PAR CHOIX. L'Occident serait bienvenu de se mettre à cette école et croyez-moi, un abîme reste à franchir.

POURQUOI LA TUNISIE ?
Nous voulions revoir nos amis, Moncef (65 ans) et Mouna (62 ans) et leurs enfants. **Lui**, d'abord instituteur à Gafsa (400 km au sud de Tunis), puis responsable syndical local, régional et national, pour la branche enseignement primaire, au sein de la grande centrale syndicale tunisienne : L'UGTT. **Elle,** son épouse, secrétaire au Gouvernorat (la préfecture) de Gafsa. **Les enfants** : Une ingénieure, Leïla ; deux institutrices, Meriem et Adhemi et Malek, animateur de café citoyen à Mornaguia, dans la banlieue de Tunis où vivent maintenant aussi leurs parents. Ou plutôt vivaient : *Moncef, notre ami, notre frère, est mort en septembre 2016… Comme disent les croyants, là-bas : "Dieu a donné, Dieu a repris".*

Nous voulions casser les jugements négatifs sur les Arabes en général *(tous des terroristes évidemment*) et faire mentir les oiseaux de mauvais augure qui nous traitaient d'irresponsables. Bien sûr il y avait eu les attentats du Bardo et de Sousse, les incidents violents aux frontières sud avec la Libye et l'Algérie, mais sincèrement, nous ne nous sommes jamais sentis en insécurité : *je crois me souvenir par contre, qu'en janvier 2015 à Paris…*

Nous voulions aider le pays à redémarrer économiquement. L'agriculture reste le premier poste économique (12% du PIB et 16% de ma main d'œuvre). L'artisanat et le commerce occupent la seconde place (11% du PIB), surtout traditionnelle, à 85%. La montée en flèche de la Chine est une rude concurrence (mais il y a un artisanat haut de gamme vers l'exportation). S'il arrive en troisième rang, le tourisme est déterminant (7% du PIB, 12% de la population active) et il cherche à se diversifier (thalasso, tourisme vert et médical).

<u>C'est pourquoi aussi nous voulions en 2016, apporter des devises dont le pays a cruellement besoin</u>. Nous avons pu constater de visu, le drame que représente au quotidien, pour de nombreux commerçants – ou employés à divers postes dans le tourisme – la chute catastrophique des revenus dans ces deux domaines : licenciements en masse dans l'hôtellerie restaurations, boutiques définitivement

fermées dans les médinas de plusieurs villes, même très touristiques, suicides fréquents de petits commerçants, allées désertes dans le musée du Bardo à Tunis…

LA VIE POLITIQUE

Du 7 novembre 1987 au 14 janvier 2011, la Tunisie a vécu sous le régime de BEN ALI : atteinte aux droits humains, torture dans les prisons, libertés muselées, corruption et népotisme sont la triste réalité, maquillée à l'extérieur par la "*vitrine touristique*" et les bons rapports commerciaux avec la France.

À la suite de l'immolation d'un jeune vendeur de fruits et légumes ambulant, Mohamed Bouazizi, le 17 décembre 2010 dans la région de Sidi Bouzid, celle-ci devient le théâtre d'émeutes meurtrières entre habitants et forces de l'ordre et le 14 janvier, c'est le début de la "révolution de jasmin" (la fleur emblématique de la Tunisie) qui gonfle d'espoir le peuple tunisien : les jeunes sans avenir, même les diplômés, la population des gouvernorats de l'intérieur (abandonnés depuis toujours par les pouvoirs successifs), les intellectuels et les chefs d'entreprise honnêtes qui en ont assez du clientélisme et de la corruption.

Une nouvelle constitution est adoptée le 29 janvier 2014 et des élections législatives ont lieu le 26 octobre qui portent au pouvoir Béji Caïd Essebsi, leader de Nidaa Tounes (un parti de coalition dans lequel on trouve les membres de ENNAHADA, islamistes dits modérés), élu avec 55,68 % des voix, le premier président issu d'une élection démocratique et transparente. En juillet 2016, c'est Youssef Chahed qui forme le nouveau, et actuel, gouvernement.

ENNAHADA

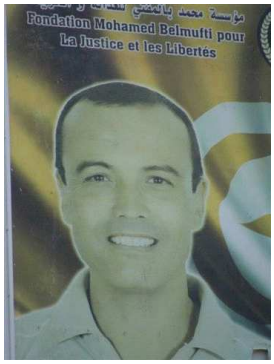
Renaissance : le grand mot est lâché ! Mohamed Ghannouchi, le leader du mouvement a longtemps connu l'exil sous Bourguiba et Ben Ali (1981-2011), il est revenu en force après la révolution et il a gouverné, de façon désastreuse (accusé de laxisme, voire de complicité, envers les salafistes), entre 2011 et 2014. Cependant, après les élections, il est devenu le premier parti de Tunisie en termes de représentation parlementaire (69 sièges sur 217 à l'Assemblée nationale).

Au nom de la "*réconciliation nationale*", Ghannouchi a déclaré, fin mai 2016, que son parti allait "*sortir de l'islam politique*" pour entrer dans "*l'ère de la démocratie musulmane*". Il a même eu une comparaison osée *:* "*c'est comme la démocratie chrétienne en Europe !…*". Selon lui, la sortie de l'Islam politique est possible, car la Constitution de 2014 "*impose des limites à l'extrémisme, tant laïc que religieux*".

Sincérité ou opportunisme ? L'avenir le dira, mais cette déclaration suscite beaucoup de méfiance, voire d'hostilité de plusieurs côtés. Dans la base du parti d'abord pour laquelle le rapport nation-religion n'est pas calqué sur celui que les dirigeants du parti affirment : les dissensions entre pro et anti-islamistes ne sont pas résolues. Chez les intellectuels ensuite, qui se méfient grandement des méthodes louvoyantes d'Ennahda dans ses relations avec les autres partis et qui considèrent "*le nouveau discours n'est pas une vraie rénovation, c'est un ravalement de façade imposé par la conjoncture*.". Alaya Allani, historien et professeur à l'université de la Manouba à Tunis, spécialiste des mouvements islamistes affirme que. "*Cette séparation fonctionnelle entre le politique et le religieux est purement technique et non idéologique*".

Dans l'opinion publique enfin, lasse des discours sans lendemain (les régions pauvres le sont toujours) et surtout les familles des victimes de la répression pendant la Révolution (assassinats politiques en 2013 de deux députés : Chokri Belaïd et Mohamed Brahmi et de manifestants pacifiques : Mohamed Belmufti, neveu de Moncef, assassiné à bout portant, en pleine rue, pendant une manifestation politique à Gafsa, gouvernorat du sud, résistant depuis toujours aux pouvoirs du Nord.)

Photos ci-après



L'Instance vérité et dignité (IVD) a été créée par la loi de décembre 2013 sur la justice transitionnelle. Elle a vocation à démanteler le système autoritaire tunisien et à faciliter la transition vers un État de droit. Elle enquête sur les violations commises entre le 1er juillet 1955 et le 31 décembre 2013, et sur la responsabilité de l'État dans celles-ci.

Elle a aussi pour mission de réhabiliter les victimes et de leur octroyer réparation : **Au total, 62 318 dossiers** ont été déposés par des plaignants, particuliers ou personnes morales et L'IVD a déjà procédé à 11 807 auditions privées. Les auditions en public et retransmises en direct à la télévision ont permis à des familles de s'exprimer sans détour : "*C'est grâce au sacrifice de nos enfants que vous êtes là*", lance aux responsables politiques Ourida Kaddoussi, mère de Raouf, 27 ans, tué le 8 janvier 2011 à Regueb. "*Vous vous accrochez à vos sièges, nous voyons tout ce luxe et cette sécurité autour du président, mais nous n'avons rien reçu. Tant que les objectifs de la révolution ne sont pas atteints, nous n'allons pas nous taire !*"
L'IVD a besoin d'être soutenue politiquement, or elle est sous le feu de critiques constantes : **une partie de la classe politique craint de voir cette mémoire contribuer à la normalisation du parti islamiste Ennahda.** La présidence de la République continue d'ignorer ce processus qu'elle considère comme une source de division. **Il est pourtant essentiel que les crimes soient reconnus, que les victimes ou leurs familles puissent déposer : c'est à ce prix que la Tunisie pourra vraiment devenir un état de droit.**

Nouvelle difficulté : le retour des jihadistes : "*Ce sont nos enfants*" dit Ghannouchi ; "*Pas de circonstances atténuantes pour les ennemis de la paix et de la stabilité*", nous a confié Kamel, un homme de plus de 70 ans, qui ne reconnaît plus la Tunisie dans ce qu'elle est devenue depuis l'arrivée des islamistes au pouvoir. D'autres appellent à une autocritique plus générale de la société et de l'éducation.

REGARDS CONTRASTÉS
Des difficultés demeurent : le chômage et le coût de la vie, le jihadisme et le respect de l'environnement complètement ignoré, sauf exception, *mais la situation n'est pas désespérée*, car le dynamisme et le courage de la population sont réels, les turbulences de la révolution s'éloignent, l'image du pays s'améliore à l'étranger et les espoirs d'un redémarrage économique prennent corps.

Les jeunes : Très scolarisée, même les filles, même dans les petits villages du sud pourtant isolés (4 fois plus que le Maroc), la jeunesse tunisienne accède en nombre à l'enseignement supérieur, mais les "thésards-chômeurs", comme on dit là-bas, ne trouvent pas d'emplois qui correspondent à leurs compétences. Sous Ben Ali à cause de la corruption, depuis la révolution à cause des difficultés économiques. Double fuite : vers l'étranger (clandestinement souvent) ou en Syrie (jihad). *Mais La jeunesse : c'est aussi l'espoir du pays, car elle est dynamique et les femmes sont très présentes dans tous les domaines et la transition démographique (3 enfants par femme à la campagne, 2 en ville) est réalisée.*

Le coût de la vie : les régions rurales du centre-ouest et du Sud, vivent plus difficilement d'une économie de subsistance que dans le Nord où de grands groupes privés se développent. Depuis la révolution, les prix n'ont pas baissé, et comme 15%de la population active est au chômage, les familles doi-

vent souvent s'endetter pour les études des enfants. Le petit commerce résiste tant bien que mal ; les services, surtout dépendants du tourisme, sont en très grande difficulté. Dans les grandes villes, c'est difficile aussi (beaucoup d'échoppes fermées dans les médinas), car la concurrence de la Chine (et du Bangladesh) porte un rude coup à l'industrie textile. *Cependant, l'artisanat de qualité s'exporte en Europe dans tous les domaines de création et tire l'économie vers le haut. Le tourisme repart, timidement, mais c'est là que l'Europe et la France en particulier peuvent et doivent aider : certains investisseurs étrangers reviennent.*

L'environnement : Dans un pays touristique, magnifique, vanté par toutes les pubs, le non-respect de l'environnement est affligeant, surtout aux abords de Tunis, Sfax, ou d'autres villes côtières du Nord.
Un exemple positif par contre : nous étions dans le train en même temps qu'une classe primaire en sortie scolaire. Quelques gamins avaient jeté par la fenêtre les papiers d'emballage des cakes du goûter. Immédiatement, l'institutrice leur a fait la leçon et a passé un couffin dans les rangs pour tout ramasser.
Voilà donc partagées quelques petites lumières sur notre second pays, le peuple si généreux et accueillant que nous avons retrouvé comme nous l'avons quitté en 1976, les amis "*leur famille en France*" et "*notre famille de là-bas, de l'autre côté du grand lac salé*".

Oui l'Occident a des leçons à prendre sur l'accueil, la disponibilité souriante des gens dans la rue, toujours prêts à nous rendre service, la générosité des fellahs dans l'oasis, nous invitant spontanément à partager leur repas, le temps passé avec l'étranger, sans un regard sur la montre ou le portable qui sonne…
Oui il faut aller en Tunisie, pour relancer l'économie et faire réussir la Révolution, pour redonner courage et confiance au pays et dignité à son peuple, pour montrer ici que tous les Arabes ne sont pas des terroristes en puissance.

La Tunisie, c'est celle qui a initié le "*printemps arabe*" et la seule qui soit en passe de réussir sa révolution démocratique. Combien de temps avons-nous mis pour "faire la révolution" en 1789, en reconnaître les erreurs, en appliquer les acquits ? Alors n'exigeons pas sans mesure et à trop bref délai d'un pays qui n'avait jamais connu, depuis la fin du "protectorat" français et l'indépendance acquise en 1956 que des régimes autoritaires finissant en dictatures répressives.

"Liberté, dignité, justice, ordre" : c'est la devise de la Tunisie :
donnons-lui toutes les chances de la rendre vivante et active.

La foi d'un journaliste

par Jacques Bonnadier

Suis-je journaliste ?

Oui, c'est mon métier. Carte professionnelle N° 20.053. Mon métier depuis plus de 56 ans – dans la presse écrite, à la radio, à la télévision régionale, etc. Je suis l'un des quelque 30.000 journalistes français – avec le statut de "journaliste honoraire" depuis ma retraite officielle le 1er août 2003, jour de mes 65 ans.
Collaborations multiples à des médias très divers (et de toutes "sensibilités") : Débuts à "Semailles" (1er papier juillet 60)… "Le Provençal" (19 années, secrétaire d'éditions, reporter, grand reporter…). "Semaine Provence" (4 années, rédacteur en chef, licencié deux fois…), "Viva" (17 années, reporter), "La Croix" (correspondant régional durant 30 ans). Nombreuses émissions de télé dès la création de la 3e chaîne de l'ORTF (été 72) et de radio pour FR3, Radio France Provence, ateliers de création…). Production de films pour diverses sociétés régionales… Tout cela concomitamment… évidemment ! Depuis ma retraite : "Dialogue rcf" : "Sorties Vieux-Port"… J'en suis au 637e numéro…

Suis-je chrétien ?
J'ai un certificat de baptême catholique. Paroisse Saint-Philippe, Marseille, août 1938. Le christianisme a baigné mon éducation, imprégné ma vie, forgé mon éthique et, via le catholicisme social de mes maîtres, influencé mes options politiques à l'opposé de tout conservatisme.
Je ne fréquente plus les églises depuis la cinquantaine. Pour des raisons très personnelles qui s'enracinent toutes dans la révolte. Mais je n'ai cessé de me référer à la personne de Jésus, le Christ. Je m'affirme sinon m'affiche toujours "chrétien".
Donc je suis journaliste. Et je suis chrétien.

Suis-je un "journaliste chrétien" ?
Certes non ! "Êtes-vous un «philosophe catholique" ?, demandait-on à Jean Rostand. "Non, répondait-il, il n'y a pas de plombier catholique !… Je ne suis pas un philosophe catholique ; je suis un philosophe-philosophe !"
Eh bien ! moi, je suis un journaliste-journaliste !
Qu'est-ce que ça veut dire ?
Cela veut dire d'abord, faire siens les principes de la charte que les journalistes se sont donnés dès 1918. (Lecture de la Charte)

Beaux principes que ceux-là, direz-vous. Et que la profession ne respecte pas toujours scrupuleusement, c'est vrai ! Plusieurs raisons à cela :
Il y a parmi les journalistes une certaine proportion d'imbéciles et de malhonnêtes gens : exactement la même proportion que chez les avocats, les médecins, les architectes, les enseignants, les ecclésiastiques, les employés de bureau, les épiciers en gros et en détail, les artistes, les agriculteurs… Chez nous, ça se remarque plus. On est plus "visibles", nous autres, les journalistes : nos bévues, nos dérives aussi.
• Les journalistes ont des patrons. Et ces patrons sont de moins en moins des gens de presse et de plus en plus de grands managers de firmes industrielles, qui s'intéressent d'abord au portefeuille de leurs actionnaires et très peu à l'information bien comprise, à la quête de la vérité et je ne parle pas de l'éducation du public qui ne les effleure même pas, sauf rares exceptions.

Les journalistes ont des lecteurs, des auditeurs, des téléspectateurs. Et ceux-ci manifestent – les taux de lecture, les sondages, les indices d'écoute et autres parts de marché le prouvent – des goûts, des envies, des besoins qui vont souvent à l'encontre de la rigueur, de l'exigence que, par ailleurs, ils semblent réclamer à grands cris. On a aussi les médias que l'on mérite ! Les journaux, les programmes de radio, de télévision que l'on attend ! Si tel n'était pas le cas, ceux-ci disparaîtraient…
Même s'il faut ajouter, à la charge des médias, ce bémol un peu trivial : "A force de prendre les gens pour des cons, ils finissent par le devenir !" On est dans une dialectique extrêmement vicieuse. À chacun de faire son boulot !…
Avec la difficulté supplémentaire, aujourd'hui considérable, que suscitent les réseaux dits "sociaux". Ceux-ci, surfant sur la vague permanente des émotions, des indignations, propagent toutes sortes d'informations le plus souvent non vérifiées, qui se répandent à la vitesse de la lumière. "Tous journalistes !"… "L'information" vient de partout, télés et radios sont dépassées. Même les télés en continu ! Et surtout de plus en plus désertées par le public des jeunes dont les réseaux internet deviennent les seuls référents, avec leurs tweets mensongers, leurs sites complotistes, où fleurit le "bashing" sous toutes ses formes – d'ailleurs bien relayés par des "séniors" prompts à voir dans ses prétendues informations la vérité que bien entendu "on" leur cache.
C'est le règne des "fake news[1], des fausses informations répandues à foison par les algorithmes qui nous gouvernent. On pourra en reparler…
Mon boulot à moi s'appuie, outre sur la charte que je vous ai lue, sur quelques idéaux somme toute assez simples, en tout cas plus indispensables que jamais. Je résume sans ordre hiérarchique – tout est important…

• **D'abord, rechercher la vérité.** "La vérité, la vérité, comme si la vie en dépendait !", réclame un poète de mes amis. Cela exige honnêteté, rigueur, humilité – ne me parlez pas d'objectivité. "L'objectivité, c'est 5 minutes pour Hitler, 5 minutes pour les juifs !", dit Jean-Luc Godard. Ou pour parler comme Jean Lacouture : "L'objectivité, je ne connais pas de concept plus fuligineux" ; disons fumeux, obscur.
Donc, foin de tout préjugé ! Ne pas être de ces reporters qui ne se déplacent que pour vérifier leurs préjugés. "Se méfier du fabriqué", c'est-à-dire de l'article mis dans les bagages en prenant l'avion. Tout est à découvrir à tout instant – c'est encore du Lacouture. Et en toute honnêteté ! Pour recueillir, après recoupements et vérifications multiples, la réalité des faits ; sans faillir. Penser au mot de Bussy-Rabutin : "Ni l'amitié ni la haine ne me feront manquer à ce que je dois à la vérité".
Et ensuite la traduire, l'éclairer, l'expliquer, cette réalité, la commenter en toute subjectivité, avec ma personnalité à moi, mon talent si j'en suis pourvu.
Démarche d'équilibre difficile, mais d'autant plus nécessaire de nos jours où l'info déferle de partout à une vitesse affolante par tous les canaux possibles et imaginables. "On veut informer vite au lieu d'informer bien, disait Albert Camus ; la vérité n'y gagne pas" ! C'est plus vrai que jamais !
On me dira, on me l'a dit – et j'ai été viré par deux fois pour ce motif de mon poste de rédacteur en chef du même journal catholique : "Oh là, journaliste ! mais tu n'es pas dans la ligne ! La ligne éditoriale !" Il se peut, monsieur le directeur, ai-je répondu avec Albert Londres, mais "le reporter ne suit qu'une seule ligne : la ligne du chemin de fer !"

• **C'est Albert Londres encore** qui définit cet autre idéal à atteindre : "Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort ; il est de porter la plume dans la plaie, en mettant dans la balance son crédit, son honneur, sa vie".
Aller donc fouiner où se cachent l'injustice, l'incurie, débusquer, dénoncer les hontes de ce siècle et de ceux qui s'en rendent coupables. Toute liberté pour cela. Et responsabilité ! Donc respect des réalités rencontrées, des personnes mises en scène et parfois mises en cause. Respect du public, divers ô combien, qui doit être informé. "Dire sans nuire, montrer sans choquer, témoigner sans agresser, dénoncer sans condamner", stipule la charte des faits divers signée par les journalistes d'Ouest France.

"Être avec". (Citation du cardinal Marty, mai 68 : "Je ne suis ni à droite ni à gauche ni ailleurs, j'essaie

d'être avec !")
Être avec les gens, tous les gens ; aimer les gens, forcément. "Être avec", d'abord ceux que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas, ceux qui ne sont pas des stars, des vedettes de l'actualité, ceux qui ne paraissent pas sur les écrans, sur les vidéos d'Internet, qui ne sont pas des "people" célèbres pour leur célébrité, ceux qui à la lettre n'existent pas.
"Prêter une voix si faible soit-elle à ceux qui n'en ont point et qui cependant ont à se plaindre" – c'est encore d'Albert Londres. Être la voix des sans voix, des plus démunis, des plus pauvres, de tous les "petits" d'ici et de partout ».
"**Donner aux gens des raisons d'espérer !"**
C'était l'injonction de mon maître vénéré Paul Mélizan, un des pionniers du Catholicisme social au début du XXe siècle– qui fut aussi un grand journaliste. Rendre compte certes, et complètement, des douleurs du monde : elles existent – ce n'est pas nous, les journalistes, qui les inventons. Montrer aussi les "mystères joyeux" de l'humanité. Parler "des avions qui arrivent à l'heure" et, au-delà, bien sûr : donner à voir, à entendre les signes de beauté, de bonté qui sont autant de signes d'espérance.
Je cite Dominique Quinio, l'actuelle présidente des "Semaines Sociales de France" dans un forum par elle signé alors qu'elle était encore directrice de la rédaction de "La Croix" : "Il faut donner aux citoyens l'envie d'agir, de soutenir une action, une cause, de mûrir une réflexion. Il nous faut donc aider à décrypter ce qui va mieux dans le monde et autour de nous (car il y a des choses qui vont mieux !), ce qui se transforme, et surtout mettre en valeur les gens de bien, les justes d'aujourd'hui qui agissent pour que le monde tourne rond". (Initiative à "Semaine Provence" sur une suggestion de Stan Rougier : "Il faut donner aux gens des raisons d'espérer")
Est-ce cela faire qu'il y ait "du Christ là-dedans", comme le disait un lecteur ? Peut-être ; sans doute. C'est en tout cas tenter de mettre de l'homme, de l'humain, de la chair et du sang, bref de l'amour – n'ayons pas peur du mot ! – là où prédominent et où vont prédominer de plus en plus les seuls intérêts financiers de quelques-uns, au détriment du plus grand nombre.

"Préférez toujours l'amour et le service des hommes à la faveur de la popularité et aux avantages économiques", demandait Paul VI aux journalistes. Un peu ringard, comme parole ! Pas très tendance ! Mais toujours d'actualité pour le petit baptisé d'août 38 à Saint-Philippe…

… **qui voudrait enfin mettre, si possible, dans tout ça un peu de poésie**. Pas n'importe laquelle ! La poésie, la vraie, "ce relais, qui permet à l'être meurtri et démoralisé, de retrouver les forces neuves et de fraiches raisons pour poursuivre la proie ou l'ombre sur une nouvelle lancée". disait René Char

Je pense que vous serez d'accord avec moi pour dire AMEN !

L'idéologie néolibérale : ses fondements, ses dégâts

par Claude Simon

Avec la clarté et la pédagogie que nous lui connaissons et que nous aimons, Claude Simon nous a présenté son dernier livre : *L'idéologie néolibérale : ses fondements, ses dégâts.* Ce fut un temps fort de notre rencontre.

Voici la recension qu'en a faite Madeleine Théodor, sur le blog de Paul Jorion

C'est un ouvrage qui devrait circuler entre toutes les mains, tant la synthèse de l'auteur sur le passage du libéralisme à son contraire, l'ultralibéralisme, aussi bien que sa réflexion critique nous semblent importantes pour comprendre l'impasse de notre société, de plus en plus impénétrable et par là ingérable.
Poussé par une grande honnêteté intellectuelle, l'auteur nous présente les deux courants ainsi que leurs représentants au niveau philosophique, économique, politique, sans omettre un jugement pertinent sur les conséquences sociales actuelles des idées véhiculées.
Si le libéralisme a bien son origine dans l'idéal de liberté individuelle et de raison revendiqué par des humanistes comme Voltaire et Adam Smith lui-même, l'ultralibéralisme en garde les valeurs centrées sur l'individu, mais en accomplissant un total revirement, refusant le rôle de la raison, par le biais de son principal concepteur : Friedrich von Hayek, et du disciple le plus éminent de celui-ci : Milton Friedman.

Prenant comme principe que l'homme est atomisé, qu'on ne peut prédire son devenir ni celui de la société, inexplicable, ces économistes, tous deux glorifiés par le "prix Nobel d'économie" (*Prix de la Banque de Suède à la mémoire d'Alfred Nobel*), remettent finalement le destin de l'espèce humaine entre les mains du hasard, Hayek étant traumatisé par ce qu'il appelle le "planisme", caractéristique des régimes aussi bien communiste que fasciste et qu'il n'hésite pas à attribuer à l'Angleterre des années 1920, traitée par lui de "totalitaire".

Ainsi le libéralisme, certes injuste dans sa conception des rapports sociaux, mais source cependant de l'État-providence, s'est mué en un cataclysme depuis les années 1980, qui n'a pas fini de nous détruire. En effet, s'installent au pouvoir au cours de cette décennie, des politiciens de tendance ultralibérale, tels Ronald Reagan, Margaret Thatcher, dont le programme va aboutir à une domination de la finance sur toutes les institutions. Il s'agit pour eux de réduire l'importance du secteur public, celle des taux marginaux d'imposition, de lutter sans concession contre les syndicats des salariés. On assiste à ce moment au développement des marchés, au niveau des entreprises qui bénéficient de la suppression des monopoles publics, de l'ouverture des frontières, mais sont soumises au monde de l'argent qui les oblige à se financer elles-mêmes en recourant à l'émission d'obligations et d'actions.

Au niveau des travailleurs, ce pouvoir accru des marchés va provoquer leur atomisation dans l'entreprise. Dès cette époque, les marchés vont faire la pluie et le beau temps sur l'ensemble de la planète grâce à l'absence de régulation.
Le laisser-faire, importante caractéristique du premier courant, s'est transformé en ce diktat des marchés financiers, supposés omniscients et efficients.

Au niveau international, la doctrine du libre-échange, boiteuse à l'origine du libéralisme, car elle pré-

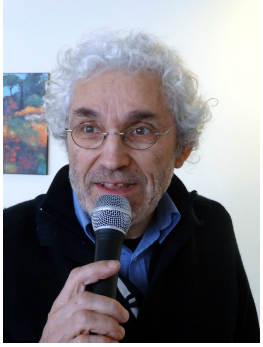
suppose une égalité entre les pays, est devenue pour les entreprises multinationales le moyen de diriger les États, au nom de traités comme le TTIP ou de lois européennes comme le "secret des affaires", dont le principe est de mettre en garde contre le risque qu'encourt, tout citoyen qui oserait critiquer une entreprise.

Le fameux contrat de droit napoléonien prôné par les libéraux, déjà injuste dans sa conception puisqu'il y était surtout question des rapports entre patrons et ouvriers, a engendré dans le deuxième courant notre exploitation quotidienne sans limites, suite à la flexibilité, à la baisse des salaires, à l'empêchement syndical.

Quant à la propriété privée, considérée comme sacrée depuis 1789, nous en subissons tous les jours certains effets néfastes tant au niveau de la propriété des moyens de production, nuisible aux travailleurs, qu'aux abus que cette propriété a engendrés dans notre milieu de vie lorsqu'une entreprise détruit notre environnement par recherche exacerbée du gain.

En conclusion, l'ultralibéralisme triomphant met à genoux les États, les entreprises et nous-mêmes.
Ses méfaits sont impressionnants : une inégalité de richesses jamais vue, la destruction de notre environnement, le risque encouru d'importantes vagues de migrations susceptibles de provoquer des conflits sans fin.
Si la situation est très grave, l'auteur insiste sur nos valeurs humaines à privilégier, comme celles de la réflexion, de la solidarité, et nous incite à nous montrer actifs en revendiquant une régulation des marchés ainsi qu'une définition internationale des droits de l'homme, intégrant toutes nos différences.

http://www.pauljorion.com/blog/2017/01/27/compte-rendu-de-claude-simon-lideologie-neoliberale-ses-fondements-ses-degats-paris-tempspresent-2016-par-madeleine-theodore/



«S'engager et méditer en temps de crise » de Cécile Entremont

Par Pascal Cauchois

C'est facile à lire, aéré, court (200 p environ) et jubilatoire. On sent bien l'expérience de Cécile Entremont maman, théologienne et psychologue de terrain (et en plus en province !) Elle au moins, elle ne se prend pas le chou avec ses 'petits mâchons' pour la vraie vie, elle aime les gens les respecte et cela se sent.
Elle relie avec finesse une série de prophètes modernes qui ont cette fabuleuse capacité 'd'énoncer et concevoir clairement' notre monde dans le respect et la fraternité : Vandana Shiva, Illich, R Dumont, Pape François , J Ellul… et de nous donner l'impression que nous aussi nous avons une parcelle d'intelligence !
Trois parties distinctes pour 'dépasser l'impuissance et préparer l'avenir'

Le constat et le déni de percevoir l'intolérable
Dans ce voyage en absurdie nous visitons sans complaisance ce monde en crises (crise avec un 's') écologie, climat, financiarisation, rapports humains… Si tout est lié, tout est souvent nié parce que trop difficile à admettre, le chantier de rénovation est si vaste tant sur le plan technique que sur l'ontologie ! Cette analyse n'est pas larmoyante, car tout en finesse : ne nous laissons pas imposer par les puissants leur grille de lecture du monde, sinon ils nous l'imposeront (c'est déjà en grande partie le cas !). Avant d'agir posons-nous et changeons nos représentations.

S'engager avec les autres – Agir avec d'autres
S'agissant de l'engagement, si pour la plupart d'entre nous, nous avons été un jour ou bien nous sommes encore et toujours engagés, il n'est pas inutile de rappeler, la nécessité de repenser l éthique : 'voir-juger-agir' disait-on à la JAC et à la JOC. On pense globalement, on agit localement (J. Elul).

Il ne faudra pas oublier que l'éthique est bien subjective même si le groupe a une fonction essentielle de régulation. Aussi Cécile E nous propose des filtres comme la lecture de Laudato'si histoire de ne pas se laisser embarquer sans biscuit.

Cependant ne mettons pas de hiérarchie dans l'agir avec d'autres. Moi qui n'aime pas le foot (fric, star système…) j'ai un immense respect pour ces hommes et ces femmes qui le dimanche matin se lèvent de bonne heure pour que, par le biais du sport, soient enseignés à nos jeunes : l'effort, le respect des règles et des hommes. Il n'y a pas de petits pas, de petites missions, mais du 'faire ensemble'.

Pratiques personnelles et éducation
Dans cette partie j'y retrouve tout à fait mes petits parce que l'auteure insiste sur cette joie de vivre proposée comme "un acte de résistance politique" (Patrick Viveret) d'une part et d'autre part en nous suggérant un juste et indispensable équilibre "corps -psychisme-âme". N'ayons pas peur de la spiritualité dit-elle ! En nous proposant de 'Cultiver notre jardin' au sens propre comme au sens figuré. Beaucoup de jeunes sont sur cette piste ouverte par Candide ; un détenu, me disait 'un jardinier, ne peut pas être méchant ' !
Le 'faire avec nos enfants' rappelle l'école Frénet et Montessori, Steiner ou la pédagogie active.

Inventivité, dépassement, faire ensemble.
Au sujet de la transmission à nos enfants (dans le sens où ils sont tous nos enfants) : si nous transmettons ce que nous sommes nous pouvons aussi leur transmettre 'des racines et des ailes'.
Ainsi, et c'est bien ce que nous pouvons leur souhaiter de mieux, ils découvriront sans doute par eux-mêmes des étincelles de la Présence.

La solidarité mêlée de joie de vivre est un véritable acte de résistance

Tel était le thème du «Temps de la fraternité » qui a clos l'Assemblé générale de NSAE, le 22 janvier 2017.

Introduction (Pascal Cauchois)

Point n'est besoin de redire que notre monde est cassé, cela nous le savons bien.
Pour faire court voici comment on peut résumer les choses : l'indispensable solidarité qui est au cœur de notre humanité a été remplacée petit à petit insidieusement avec ou sans notre consentement par deux principes fondateurs : la compétition et le consumérisme
Ne tombons pas dans le piège des déclinistes pour qui tout était bien avant. Avant quoi ? Avant qui ?
Même si nous devons reconnaitre que nos générations ont bénéficié d'avantages fabuleux pris sur le crédit de nos enfants, il n'y a pas, il n'y jamais eu de temps béni.
Jean-Marie Tjibaou, leader Kanack indépendantiste non violent, assassiné en 1984 nous le dit :
"*Le retour à la tradition est un mythe. Aucun peuple ne l'a jamais vécu. La recherche d'identité, le modèle pour moi, est devant moi, jamais en arrière. C'est une reformulation permanente. L'identité (elle), est devant nous*"
Ces fâcheux voudraient nous faire croire que rien ne va plus.
La faute à qui ?
Aux immigrés alors que nous le sommes tous un peu quelque part !
Aux pauvres qui ne veulent plus être pauvres ?
Masquant ainsi l'indispensable et nécessaire refondation de notre contrat social
Eh bien, nous, forts de l'espérance, nous redisons que la solidarité est une véritable valeur aussi bien laïque, qu'évangélique, que coranique.
Et pour faire bon poids nous ajoutons la joie de vivre véritable antidote aux manipulations.
Derrière cette joie se cachent des trésors insoupçonnés :
À plusieurs c'est quand même plus marrant
La tendresse de Dieu
Un coucher de soleil
Nos jeunes qui résistent
Et toutes les fraternités et tous les liens sociaux que nous vivons au quotidien
Résister c'est aussi espérer, car les puissants nous imposeront toujours leur grille de lecture du monde.
A nous oui, à toi, à moi, d'ouvrir dans la joie et la solidarité les portes invisibles de nos vies.
Je termine avec ce poème d'Andrée Chédid :

J'enracine l'espérance
Dans le terreau du cœur
J'adopte toute l'espérance
En son esprit frondeur

Accompagnement auprès de personnes gravement malades et/ou en fin de vie et de leurs proches

Par Annie Grazon

A la dernière assemblée générale de Jama'vie [1], il y avait une jeune femme, postulante à la formation prochaine. Au moment du pot de l'amitié, nous avons échangé, et je lui ai dit qu'il y avait un vrai bonheur à accompagner des personnes en soins palliatifs, ou simplement en attente d'une relation vraie, comme c'est quelquefois le cas.

Le mot "bonheur" peut sembler excessif, et pourtant, je le maintiens.

J'ai rencontré tellement de fois des personnes merveilleuses, qui forçaient mon admiration. Dernièrement, c'est M, dame d'une soixantaine d'années, atteinte d'un cancer du palais qui la rendait difficilement audible, et qui disait "il y a des gens dont la maladie est bien pire que la mienne" ; C. que j'avais connue comme collègue, et qui m'accueillait avec le sourire, en me demandant des nouvelles de ma famille, alors qu'elle était à quelques jours de décéder, et qu'elle le savait ; Monsieur M, qui me disait "ça m'a fait du bien de vous parler, j'ai peur d'alarmer ma famille en disant ce que je ressens".

Et combien d'autres…

Bien sûr, chaque semaine, les interventions sont différentes.
Quelques fois, ce sera davantage de la tristesse partagée, ou même de la révolte écoutée attentivement, mais le regard, les gestes ou les paroles de remerciements qui les concluent sont monnaie courante…
Il y a aussi les relations avec les familles, qui sont souvent riches d'émotion : le grand fils d'une dame en fin de vie disant "J'avais une merveilleuse maman" et me permettant de la voir autrement qu'à ce moment, les gens dans la peine et qui ont besoin d'une tierce personne pour rejoindre leur grand malade…

Bien sûr, certains ne désirent pas l'accompagnant, et le disent quelques fois en bougonnant, mais je leur dis toujours, "vous avez le droit de refuser ma présence", et je me retire, consciente que leur refus ne s'adresse pas à moi personnellement. (Je dois dire cependant que c'est une très petite minorité.)

Enfin, il y a les soignants, avec qui la relation se construit semaine après semaine, dans la confiance. Je n'oublie pas de leur faire retour des compliments que les malades font sur leur compte.

Sortant de l'hôpital, je me sens très souvent heureuse, enrichie de ces rencontres avec des personnes qui m'ont permis de voir le meilleur d'eux-mêmes, qui sont allés à l'essentiel et avec lesquels j'ai eu la chance de goûter une relation vraie.

[1] Jama'vie propose des accompagnements auprès de personnes gravement malades et/ou en fin de vie et de leurs proches.

Ce témoignage de Pascal Cauchois a été prononcé devant l'Assemblée générale de NSAE, le 22 janvier 2017, lors du «Temps de spiritualité ».

Pour ce témoignage, je voudrais d'abord commencer par un grand merci.

Grand merci, à tous les détenus qui nous accueillent avec simplicité, et très souvent avec beaucoup fraternité.
Grand merci, à tous les acteurs de la prison : les surveillants qui font un travail pas facile et là respect, les accueillants des familles.
Grand merci, à l'équipe d'aumônerie, aux communautés chrétiennes.
Grand merci, aussi à mes proches qui partagent cet engagement avec écoute et disponibilité.
Sans chacun d'eux, rien ne serait possible, je ne suis qu'un pauvre messager, cependant jamais je ne rentre seul en prison.

Pourquoi cet engagement auprès des détenus ?
• D'abord il y a Matthieu, Matthieu 25: "*J'étais en prison et vous êtes venus à moi*" "*Quand étais-tu en prison et que nous t'avons visité ? (…)… Quand vous l'avez fait à un de ces petits qui sont les miens, c'est à moi que vous l'avez fait*".

• Puis il y a cette phrase entendue lors d'une formation d'aumônier de prison qui résonne au tout fond de moi "*Où est Jésus ?*
Réponse : *Il est dans le box des accusés*"
C'est à ce Jésus-là que je crois, moi Pascal, aumônier de prison.
C'est lui qui nous propose ce pari fou de libérer l'homme par le respect du prochain et tout particulièrement avec et par le plus petit : *Tu es, donc je suis !*

• C'est aussi parce que quand on est riche de bonheur, c'est tellement simple d'en redonner. Dans ma fratrie nous disons "*Peine partagée égale peine divisée, joie partagée égale joie multipliée)*
Ce n'est pas toujours simple de se confronter à toutes les misères, des fois on se sent complètement démunis. Alors on se tait ! On se dit qu'avec le sacrement de la présence c'est déjà un peu restaurer la personne. Dire et Redire l'attention privilégiée de l'Église et de l'Évangile pour ces petits, pour ces pauvres. Car ce sont d'abord les pauvres et les jeunes que l'on met en prison, ces victimes (le mot vous surprendra peut-être, mais quoiqu'ils aient fait, ils sont, souvent, aussi des victimes), ce sont ces victimes qui sont aussi parmi les préférés de Dieu. Comment n'a-t-on pas compris que si Jésus s'est assimilé aux coupables, c'est aussi et peut- être d'abord parce qu'il a été victime et que dès lors toute victime de malfaisances est aussi icône du Christ victime ?

La prison en question
On n'élève pas l'Homme en l'enfermant, la politique pénale nous fait parfois hurler. Ici on n'a de cesse d'ouvrir des prisons et là on largue dans la nature des détenus sans préparation sans soin. Alors bien sûr souvent ils reviennent. Et puis ailleurs on ferme des prisons (chercher l'erreur !) Et ici les détenus sont dans des conditions de vie d'une invraisemblable indignité. Un détenu disait "*Si on a une peine inhumaine on ressort inhumain*" dur ! mais logique.
À quand un numérus clausus des détenus? À quand une dépénalisation des délits mineurs ? À quand une véritable politique pénale éducative? À quand une réelle pénalisation des délits financiers pour faire bonne mesure? En la matière le courage politique est denrée rare. Cachez ce détenu que je ne

saurai voir. N'oubliez jamais que si ce n'est vous, un jour la vie peut faire que ce soit votre fils ou votre petite-fille qui seront à leur tour broyés.
L'aumônerie catholique, comme toutes les autres, intervient dans un milieu laïque et républicain et dans le cadre de la loi de 1905, à la fois de neutralité religieuse de l'État et des droits du détenu à la liberté de conscience et de culte, organisé par l'État dans le milieu fermé qu'est la prison.
Plus qu'ailleurs, on ne peut abuser de la situation de fragilité, de détresse pour asséner chacun notre Dieu.

Comment annoncer Jésus libérateur en prison ? Pas si simple !
D'abord, le détenu sait qui nous sommes : nous nous présentons, pour ma part sans croix ni signe distinctif. Nous avons l'extraordinaire privilège d'avoir la clé des cellules. Nous sommes aussi les seuls, bien sûr les surveillants ne le font pas, à frapper à la porte. Je frappe, j'ouvre, je reste sur le pas de la porte en attendant qu'ils me disent : mais entrez donc ! Le Christ, l'Église… frappe à la porte. Je glisse au cours des premières rencontres cette belle phase de Gabriel Garcia Marquez "*la seule façon d'être au-dessus d'un homme c'est de lui donner la main pour se relever*" Façon de dire que nous sommes sur le même plan, le plan de la fraternité. Je remercie toujours pour l'accueil.
Nous prenons des nouvelles, nous écoutons. La compagne qui a rompu, les enfants dont on n'a pas de nouvelle, l'argent qui fait défaut pour fumer, améliorer l'ordinaire ou pourvoir à l'essentiel : un peu d'hygiène, téléphoner à la famille, écrire à l'avocat, se vêtir… La menace du suicide ou celle de l'agression d'un autre détenu… La maladie, la dépendance, le mal-être, l'exclusion à cause du délit …… Aussi, le sentiment d'injustice, le déni ou le remord, la culpabilité. On écoute, on dissuade, on réconforte, on écoute encore… Dieu s'invite parfois, au bout d'un moment, un jour, dans la conversation. Respectueusement.

Est-ce que ça n'aurait pas été l'attitude du Christ, n'est-ce pas là son enseignement ? N'est-ce pas cela l'annoncer ?

Jésus vient te dire personnellement qu'il t'aime, au-delà de tes actes. Que rien n'est jamais perdu. Que tu peux te relever et qu'il est avec toi. Jésus ne te condamne pas et de lire l'évangile de la femme adultère …. Cependant, ne soyons pas naïfs, ce ne sont pas tous des enfants de chœur ! Surtout ne pas juger, respecter leur histoire, leurs silences, leurs secrets : la juste distance.

Pardon à accepter, pardon à donner. Nous essayons avec eux de lever le voile d'un chemin vers le pardon. Qui vient l'apprendre comme possible aussi aux victimes ? Qui leur dit la miséricorde de Dieu ? Quand ce pardon devient possible, il sait guérir la victime.
Notre saint patron et premier aumônier, St Vincent de Paul (1581-1660), qui fut aumônier des galères, disait, avec les mots de son temps : "*Ne vous occupez pas des prisonniers si vous ne consentez pas à être leurs sujets et leurs élèves. Ceux que nous appelons des misérables, ce sont eux qui doivent nous évangéliser et nous convertir. Après Dieu, c'est à eux que je dois le plus*".

Nous sommes évangélisés par les autres !
Parfois, un détenu nous demande de prier avec lui, de lui apprendre le Notre Père, de lui donner un chapelet (on fait une de ces consommations de chapelet à l'aumônerie !), une bible, voire de l'eau bénite ou une bougie, une enveloppe timbrée, nous partageons une prière : il est apaisé.
Sa foi est fragile et tremblante tout comme sa vie…
Il ne sait pas s'il a été baptisé, alors que ses frères et sœurs l'ont été. Il ne sait pas à quelle Église il appartient. Il viendra à la messe… On l'y verra… ou pas. Et malgré nos explications et recommandations… il communiera, avant de demander quelques mois plus tard le… baptême, l'entrée en catéchuménat. On échange, on rassure, je blague et on se quitte en frères.

En prison, on va vers notre Dieu d'Amour et de libération, aumôniers et détenus confondus par des chemins souvent sinueux et surprenants. Mais n'est-ce pas ainsi que Jésus s'annonce en ces déserts ?

En prison se vivent de formidables rencontres et échanges, à deux ou par petits groupes, organisés ou parfois dans une coursive, au fond d'une cellule d'isolement. Parfois ce sont des surveillants qui nous sollicitent avec discrétion. Avec des chrétiens peu habitués à fréquenter nos paroisses et que, souvent, ils ne fréquenteront plus après. Pensant qu'elles ne sont pas faites pour eux. Nous aurons fait un bout de chemin ensemble, comme les compagnons d'Emmaüs. Si vous saviez comme il savent dire merci.

De belles rencontres avec nos frères protestants et l'aumônerie musulmane. Comme on dit entre nous "*On a le même patron!*"
J'ai un malin plaisir à avoir avec moi dans 'ma sacoche de représentant du Nazaréen' un calendrier de prières pour nos frères musulmans pratiquants et je fais de la retape pour leur Imam en lui donnant par internet les noms des demandeurs de visite, car il ne vient qu'une fois par mois.

De beaux gestes de fraternité se vivent derrière ces murs. Par exemple, un jour j'ai appris par indiscrétion que des détenus de l'aumônerie fournissaient en cachette un détenu indigent : en café, tabac et sucre !
De quoi avons-nous l'air avec nos inquiétudes ? Des échanges spirituels forts, et tous ces messages et gestes d'amitié et de compassion après les attentats et l'assassinat du père Amel…….

Oui, il se vit en prison des merveilles. N'est-ce pas aussi cela l'annonce respectueuse de Jésus ?

Régine et Guy Ringwald,
nos interlocuteurs avec les acteurs d'Osorno

Soutien au Mouvement des Laics et Laiques d'Osorno

Depuis la France, nous avons suivi la naissance et le développement de votre "Mouvement des Laics et Laiques d'Osorno" en réaction à la nomination dans votre diocèse de Mgr Barros Madrid, du fait de sa grande proximité avec le père Karadima qu'il a protégé, alors même que notre pape s'est exprimé pour une "tolérance zéro" en matière de pédophilie.

Nous avons pris connaissance des nombreux soutiens de la part de prêtres, de religieux, de laïcs et autres membres de la société civile qui appuient votre position.

Nous partageons vos positions sur le droit des laïcs à être entendus et sur le mode de nomination des évêques en décalage avec l'état actuel du monde et avec l'ancienne tradition de l'Eglise.

Nous ne comprenons pas le refus de Mgr Barros Madrid de dialoguer avec vos représentants, ni la défense rigide de l'institution pour étouffer la voix du Peuple de Dieu.

Nous saluons la façon dont vous avez mené votre action avec tout à la fois dignité, respect et détermination et nous sommes sensibles au message adressé à votre mouvement par le père Montes, s.j. : "*Qu'ils obéissent à leur conscience, qu'ils ne baissent pas les bras, car la goutte d'eau qui tombe finit par briser la pierre.*"

Nous continuerons à diffuser le plus largement possible les informations sur votre mouvement et à inciter à le soutenir, espérant en particulier contribuer à éclairer le pape sur la réalité de la situation.

Cette motion est issue de la volonté unanime de l'Assemblée générale de Nous sommes aussi l'Église (NSAE), le 22 janvier 2017, de soutenir votre mouvement.

NSAE est membre de la Fédération «Les Réseaux du Parvis », elle-même adhérente du mouvement international «Nous sommes Église » (IMWAC).

Par Michel Bafour, en collaboration avec Yvette Sausset (PEL-Tours)

Noël est une personne rencontrée dans le cadre des chantiers de l'emploi (j'expérimentais alors, professionnellement, une aide à la personne en difficulté, par la construction de la "boite à outils du demandeur d'emploi"). À ce moment, Noël a quarante ans.
Seul dans la vie, très travailleur, serviable, il n'arrive pas à s'insérer durablement avec ses employeurs et se trouve dans l'instabilité permanente et la frugalité qui va avec (avec la vie "entre deux cartons", à une époque)
Les aides sociales le soutiennent, parfois le réinsèrent, toujours temporairement ; sous la pression constante pour lui, de la recherche d'un emploi viable.
Être dépendant de la pression sociale face à son statut de chômeur, donner le visage d'un chercheur d'emploi, quand on voit bien qu'on n'en trouve pas, ça lui gâche complètement la vie.
L'annonce de la retraite il y a cinq ans devient l'espoir de sortir de ce guêpier paralysant. (Enfin pouvoir gérer sa vie en liberté !)
L'attente de la retraite est vécue comme :
- La libération de la recherche d'emploi,
- La libération des tracas administratifs ; avec toute la difficulté de remplir des dossiers, rentrer dans les cases des formulaires, mettre à jour, buter sur la signification des sigles, identifier les organismes émetteurs.
- La libération aussi de tout le dispositif des aides pressurant de leurs questions, insatiables d'attestations, donnant d'un côté pour parfois reprendre de l'autre.

À cette période il habite, en ermite, dans une cave troglodytique haut perchée dans le coteau, mise à disposition gracieusement, pas aménagée, pas chauffée. Un assistant social fait les démarches pour classer son logement "aux normes F2" normal pour légaliser la situation. Ensemble nous constituons alors un dossier et faisons les réaffiliations aux organismes MSA etc. avec sans cesse des relances auxquelles j'essaie de répondre avec Noël, au titre d'assistant au secrétariat bénévole. S'en suit pour Noël un séjour d'hospitalisation psychiatrique.
Lorsque je le rencontre après sa sortie, il n'a plus aucun papier.
C'est un "calvaire" administratif de retrouver l'ensemble de sa vie, en vue de constituer son dossier de retraite. Heureusement, un "administratif" bienveillant active les démarches en accélérant les protocoles habituels.
Enfin "retraité" ! Noël continue de passer me voir lorsque des papiers lui posent problème…
Récemment, lors d'un déplacement à vélo, en ville, il y fait une mauvaise chute, qui le conduit aux urgences. Il s'en sort avec un bon de transport qu'il n'utilise pas ("*20 km, je peux les faire, ça va encore coûter à quelqu'un*") et une facture de son séjour aux urgences de 260 €, la moitié de sa retraite. Cette facture, que sa retraite ne peut honorer, oblige à constituer une demande de CMU ;
A peine bouclons-nous la première demande… qu'arrive un dossier de mise à jour. Tout est à recommencer ! La force me manque cette fois… Je capitule. Ainsi prend fin un accompagnement bénévole de 26 ans. Je souhaite juste que quelqu'un prenne la suite du dossier.
Jusqu'à présent, il n'y a pas besoin de dossiers, d'attestations, de justificatif, pour se nourrir en cherchant dans les poubelles. Noël l'a bien compris.
Trop souvent, les aides sont plus productives d'emplois de fonctionnaires et de dossiers à compléter, que de véritable attention aux plus démunis."
Les institutions en faveur des plus démunis se situent dans la "zone d'insertion" et elles arrivent très mal à rejoindre la "zone d'exclusion"
Plus la personne est en difficulté, plus il lui est tendu d'aides dont les formalités la plombent encore plus.
Ce sont les associations à taille humaine, en prise directe avec les personnes, avec leur situation au jour le jour, qui se montrent les mieux placées dans la mission d'accompagnement de ce qui est parfois simple survie des personnes.

Edwy Plenel : «Il y a du spirituel dans l'engagement »

Edwy Plenel vient de publier *Voyage en terres d'espoir* [1], hommage au "*Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier, mouvement social* " [2], qu'il présente comme une "*invitation à se promener sur le continent des obscurs. À partir à la recherche de celles et ceux dont le souvenir est effacé par les puissants et les dominants, qui réquisitionnent l'Histoire à leur profit.*"

• **Dans le chapitre intitulé "L'au-delà de soi-même"** (p. 50), Plenel écrit :
Sur la longue durée, grâce notamment au Maitron, nous sommes désormais assez renseignés pour discerner, au-delà même des cas fréquents de passage d'une pratique confessionnelle à un militantisme partisan au sein des classes populaires, cette évidence : il y a du spirituel dans l'engagement. Autrement dit, la recherche, sous la forme d'un idéal politique, d'un au-delà de soi-même qui mobilise, convoque et requiert, entrainant les individus au plus loin de leurs bases de départ, mais en vérité au plus près de leur quête intime.

• **Edwy Plenel est revenu sur cette thématique dans un entretien avec Jean Birnbaum**, publié dans Le *Monde des Livres* daté du 16 décembre 2016. Nous en reprenons ici un court extrait.
Les Éditions de l'Atelier, qui publient ce dictionnaire, sont nées dans un milieu de chrétiens de gauche. Le "peuple du 'Maitron'" lui-même est souvent composé de femmes et d'hommes qui ont eu un rapport évident à la foi. "Les vies collationnées par le 'Maitron', notez-vous, interrogent ce verbe : croire."
Or, aujourd'hui, ce lien entre mouvement social et mouvement spirituel paraît oublié…
Il y a du spirituel dans l'engagement, cela me paraît évident. L'engagement, c'est un déplacement mû par un dépassement, un au-delà de soi-même. Alors il y a ceux pour qui cet au-delà relève d'une croyance religieuse. Mais il y a aussi la version laïcisée, l'au-delà comme horizon. À lire ces itinéraires biographiques, c'est bien ce qu'on constate. Quand les femmes et les hommes ne sont pas saisis par l'esprit d'appareil et son cynisme prosaïque, quand ils sont dans le mouvement, les chansons, les solidarités… alors il y a ce dépassement. Aujourd'hui, parallèlement aux crispations réactionnaires dans le monde catholique, on retrouve, en première ligne des combats pour l'émancipation, tout ce qui est issu du christianisme social. Si on prend ne serait-ce que la solidarité avec les réfugiés, on trouve la Cimade, autrement dit le "service œcuménique d'entraide". J'ai donc le sentiment, au contraire, que dans les lieux où se jouent aujourd'hui les causes communes, on voit des gens qui ne craignent pas d'être accompagnés par une forme de spiritualité, ou qui n'ont pas peur de s'engager avec des croyants. Quelle que soit leur religion, ils affrontent cet adversaire commun dont parlait Péguy dans *Notre jeunesse* (1910), le "*monde moderne*", le monde "*de ceux qui ne croient à rien, même pas à l'athéisme*".

À propos de ses "Fragments d'un discours amoureux" (Seuil, 1977), Roland Barthes disait qu'il s'efforçait de donner une voix à une certaine marginalité, sans tapage, avec tendresse. Pour votre livre, qui peut se lire comme des fragments de vies engagées, vous utilisez aussi ce lexique des marges et de la tendresse.

Les marges sont essentielles, ce sont elles qui font tenir la page. J'assume une "carte du tendre" qui valorise les audaces minoritaires et les fidélités exemplaires. Doriot commence comme militant ouvrier et devient fasciste, donc il ne nous intéresse pas ! J'ai pris des itinéraires qui permettent de redonner une forme de sensibilité. Refonder du sens, c'est retrouver une poésie en politique. Quitte à être moqué par les cyniques, je revendique deux mots qui constituent un programme politique : beauté et bonté. Nicolas Sarkozy, puis d'autres s'en sont pris à la "*dictature des bons sentiments*". Alors, quoi, il faudrait une démocratie des mauvais sentiments, de la laideur, de la méchanceté ? Dans ce contexte, défendre un horizon de bonté et de beauté, c'est aussi réhabiliter une politique d'émancipation. Les vies que je retrace sont des itinéraires dignes, élégants, y compris dans une forme de distinction, de chemin qui ne se réduit pas à la foule. Quand Édouard Glissant (1928-2011) écrit avec Patrick Chamoiseau le manifeste contre le ministère de l'identité nationale et de l'immigration, en 2007, il termine par ces mots : "*Tout le contraire de la beauté.*" De même, je cite souvent l'un des derniers poèmes d'Aimé Césaire, qui dit : "*Il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube.*" Ce poème s'intitule *Nouvelle bonté*.

[1] Voyage en terres d'espoir, par Edwy Plenel, Éditions de l'Atelier (2016, 25€)
[2] communément appelé "*Le Maitron*", du nom de son fondateur, l'historien Jean Maitron (1910-1987).
Voir : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article23901

Lettre à l'évêque catholique romain, président de la commission épiscopale pour l'unité des chrétiens

Monseigneur,
Je vous ai écouté dimanche dernier 22 janvier 2017 au cours de la célébration œcuménique de Strasbourg retransmise en eurovision et j'ai entendu vos vœux pour l'unité des chrétiens.
Je ne sais plus si c'est vous qui avez parlé de l'unité comme d'un don de Dieu, mais si l'on y croit vraiment il y a belle lurette que ce don est accordé. Ce n'est pas Dieu qu'il faut prier mais c'est nous qu'il faut prier de nous mettre au travail sérieusement en regardant lucidement, sans faux fuyant et sans à priori les obstacles à cette unité. Sommes-nous vraiment dans cet esprit ?

Regardons de près du côté catholique. La doctrine officielle, énoncée dans les textes du Concile Vatican II (dans la foulée de la doctrine antérieure), reprise telle quelle dans le Catéchisme officiel de l'Église catholique de Jean-Paul II (1992) et resservie de nouveau dans le document Dominus Jesus du Cal Ratzinger (2000) entériné par le pape Jean-Paul II, n'est-ce pas un sérieux obstacle à l'unité chrétienne ? En effet, on y professe solennellement que l'Église catholique, selon la volonté de Dieu et de Jésus, est la seule Église véritable et qu'elle l'est en plénitude (j'ai lu de près les textes). Comment sortir de cette prétention (inacceptable par les réformés et les luthériens à qui on refuse même l'appellation d'Église), sinon en revoyant la copie formulée depuis des siècles ! Et comment le faire sinon en relativisant ces déclarations, à partir d'une étude historique fouillée et sans à priori concernant la naissance et le développement de l'Église. On verrait en effet comment sont nées ces doctrines, se référant indûment aux textes du Nouveau Testament, et on constaterait comment elles ont été sacralisées et absolutisées au cours des temps passés.

N'y a t-il pas à faire preuve d'intelligence courageuse pour emprunter ce chemin de relecture critique qui conduirait à la reconnaissance des diverses formes d'Églises, chacune ayant ses interprétations légitimes à partir des cultures dans lesquelles elles sont nées ?
Le christianisme s'est inculturé dans la culture grecque au cours des premiers siècles de l'Église, et les responsables des Églises de cette époque ont absolutisé les manières de penser Dieu et Jésus et de là la conception des ministères... Dans cette ligne, Benoît XVI, dans son discours de Ratisbonne, a prétendu que le christianisme était intrinsèquement lié à la culture grecque de ses origines. N'est-ce pas absolutiser du relatif qui était signifiant à une époque mais qui n'est plus crédible aujourd'hui puisque nous sommes immergés depuis l'avènement de la modernité dans une autre manière de penser ? En sens contraire, les acteurs de ce qu'on appelle la crise moderniste datant de la fin du XIXe et du début du XXe siècle appelaient de leurs vœux la réinterprétation du catholicisme figée dans une lecture littérale de l'Écriture et dans une vérité doctrinale immuable. Leurs travaux ont été condamnés, et leurs personnes parfois excommuniées et interdites de publier ! En dépit de quelques ouvertures modérées de l'Église catholique depuis un siècle, cette crise moderniste s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Pour ne parler que de l'après-concile Vatican II, les déclarations des papes pour rappeler solennellement la doctrine orthodoxe et leurs nombreuses condamnations de théologiens le démontrent éloquemment.

Le pape actuel est populaire sur le plan social et environnemental. Et on ne peut que s'en féliciter. Mais il est doctrinalement tout à fait classique. Vous avez cité son voyage en Suède pour le 500e anniversaire de la Réforme. Mais avez-vous pris connaissance de ses propos à l'adresse des journalistes dans l'avion qui le ramenait à Rome ? On ne peut que les déplorer. Ce n'est pas de cette façon qu'on fait avancer la cause de l'unité des chrétiens ! Ainsi, pour lui, la question de l'accession par les femmes à tous les ministères actuellement réservés aux hommes a été définitivement réglée par Jean-Paul II ! De même ses propos alambiqués sur l'ecclésiologie catholique qui reposeraient sur deux dimensions : la pétrinienne et la mariale sont sans fondement mais justifient les positions actuelles de la doctrine officielle ! On ne peut pas dire également que sa lucidité sur le mouvement charismatique soit très aiguisée, quand on pense à tout ce que charrie ce mouvement de représentations de Dieu, de Jésus, de l'homme, de la prière, qui sont dans bien des cas à la limite du magique. Enfin ses paroles sur la sécularisation qui en attribuent les causes à la tiédeur spirituelle des chrétiens (refrain entonné par des évêques français) est inexacte, car la sécularisation est fille du mouvement de la modernité initié au

17e siècle qui revendique légitimement de penser avec sa raison d'une manière autonome. Rien à voir avec une volonté d'autosuffisance dirigée contre Dieu et le christianisme. Si la modernité s'est opposée et s'oppose encore à l'Église c'est bien à cause des prétentions de celle-ci de s'ériger en détentrice de la Vérité en tous domaines.

Bien sûr je me réjouis que le pape actuel ait des paroles fortes à propos des émigrés. Mais cela peut donner le change par rapport aux réformes profondes qui dépendent de lui sans qu'elles soient honorées. Celles-ci ne sont pas seulement des réformes concernant la curie ou les finances. C'est en effet sur les enjeux fondamentaux concernant la présentation de la foi chrétienne en notre monde actuel qu'est engagée spécifiquement sa responsabilité singulière au poste qu'il occupe.
En vous écrivant ce courrier, je ne suis animé que par le désir de servir la mémoire vivante de Jésus qui est la référence de tous ceux qui se disent ses disciples. Ce que nous savons de lui aujourd'hui, plus qu'hier, grâce aux progrès des études exégétiques sur les évangiles, nous dessine les contours de son engagement en son temps et dans son contexte. Celui-ci se réclamant de son Dieu s'est exercé sur des enjeux bien précis qui ont trait à la libération de l'homme en tous domaines. Et c'est la raison pour laquelle il a déclenché avec les autorités de sa religion un conflit qui l'a conduit à la mort violente que l'on sait. N'avons-nous pas besoin de revenir à la manière dont Jésus, lucidement et courageusement, s'est investi en annonçant, en paroles et en actes, l'avènement ici et maintenant du Royaume de Dieu, ce monde nouveau dont il faisait à longueur de jour les travaux pratiques ? N'est-il pas nécessaire de remonter, en amont de toutes les interprétations qui ont été faites de Jésus, à la façon d'être et de vivre du nazaréen et de ce qui l'inspirait en profondeur, afin de pouvoir actualiser à notre époque son témoignage de manière plurielle, dans des paroles et des manières de vivre inédites et multiples. La fidélité n'est pas répétition mais recréation. Ne serait-ce pas en revenant à celui qui est à l'origine de nos Églises que nous pourrions vivre en communion les uns avec les autres dans la légitime diversité de nos approches marquées par nos histoires mais à revivifier sans cesse dans les contextes humains et culturels où nous vivons ? Qu'en pensez-vous ?

Je suis loin d'être le seul catholique à penser ce que je vous écris. J'ai aussi des amis protestants qui partagent mes propos. Je ne doute pas que vous accueillerez avec attention ces réflexions et interrogations. Ne doivent-elles pas être matière à débat non seulement par des théologiens mais par les chrétiens de base qui ont aussi leur mot à dire !
Une dernière question : j'ai entendu que catholiques et luthériens s'engageaient sur cinq chantiers à promouvoir l'unité visible des chrétiens ; mais les protestants réformés n'ont pas été mentionnés alors qu'avec les luthériens ils ont fait l'unité en France au sein de l'Église protestante unie. Merci de m'éclairer.
En vous souhaitant, comme vous vous y êtes engagé, de travailler d'arrache-pied à la cause de l'unité visible des chrétiens, je vous prie de croire à mes sentiments fraternels.

Jacques Musset catholique libéral

L'unité des chrétiens : quelle unité ?

Chaque année, depuis 1966, les différentes églises chrétiennes du monde, nous célébrons – du 18 au 25 janvier – la semaine de la prière pour l'unité des chrétiens, le thème de cette année étant : "l'amour du Christ nous presse". L'amour du Christ, à savoir, l'amour de Jésus de Nazareth, de sa prophétie libre, de son rêve d'un monde juste et fraternel, de l'amour de la Vie salutaire et heureuse, au-delà de toute confession et religion.

Quiconque entendra dire ou lira "semaine de prière pour l'unité des chrétiens" comprendra sûrement que nous demandons à un Dieu tout puissant qu'il nous unisse, nous qui sommes séparés, qu'il fasse ce que nous ne pouvons faire ou peut être ce que nous ne désirons pas suffisamment pour pouvoir le réaliser.
Si la prière consistait en cela, elle serait aliénante, nous ne devrions pas prier. Tout comme nous ne devrions pas croire en une divinité qui écoute et exauce, ou n'exauce pas, nos prières.
Mais la prière n'est pas cela. Il ne s'agit pas de demander, d'implorer ni de supplier, mais de laisser

que notre être, fait de simple terre et d'esprit créateur, s'ouvre et s'exprime du plus profond de lui-même.
Prier c'est être, et être c'est s'ouvrir pour accroître notre être, car le fait de pouvoir s'accroître constitue notre finitude.
Prier c'est réaliser des possibilités latentes en nous, car la terre ou la matière que nous sommes est une matrice inépuisable, capable de désirer, d'être et de se surpasser.
Prier c'est agir.
Prier c'est nous ouvrir au tréfonds de nous-mêmes et d'autrui, au Tréfonds de tout, en un mot, à Dieu.
Prier pour l'unité des chrétiens serait donc la travailler, la faire réelle, effective et toujours plus profonde.

Toutefois, je ne crois pas en n'importe quelle unité. Je dirai presque que je ne crois pas en cette unité pour laquelle nous sommes invités à prier en cette semaine. En effet, celui ou celle qui entend ou lit "semaine de prière pour l'unité des chrétiens" comprend que les chrétiens nous aspirons à ce qu'il n'y ait pas tant d'églises différentes : catholiques, orthodoxes, protestants et anglicans ; ni cette diversité de branches au sein de chacune d'elles : églises orthodoxes indépendantes, anglicans et épiscopaliens, protestants luthériens, calvinistes ou presbytériens, méthodistes, mennonites et baptistes… elle ou il comprend que nous devrions tous reconnaître les mêmes dogmes et les interpréter de la même manière, ainsi que pratiquer les mêmes sacrements, les comprendre de la même manière, jusqu'à pouvoir constituer entre tous un seul troupeau sous la houlette d'un seul pasteur, un seul pape, comme si l'Église devrait être un parti politique bien consolidé et fort sous la direction d'un secrétaire général.

Je ne crois pas en une seule Église sous l'égide d'un seul pape. De nos jours, non seulement il serait impossible, mais en plus il ne serait pas souhaitable que les diverses églises avec des théologies, des rites et des organisations différentes cessent d'exister. Il y a quelques mois, lors de son allocution dans la cathédrale luthérienne de Lund (Suède), à l'occasion de l'ouverture de l'année de Luther, le pape François a demandé pardon parce que "nous nous sommes enfermés en nous-mêmes par crainte ou à cause des préjugés à l'encontre de la foi que les autres professent avec un accent et un langage différents". C'est précisément cela : nous sommes unis, certes, dans la même foi, mais nous la professons – la vivons – dans des langages différents. Tous les dogmes et toutes les interprétations sont uniquement cela : des formules et des expressions linguistiques.

La foi, elle, est autre chose. En effet, les différents langages ou théologies ne sont source de division que lorsque nous refusons de comprendre ou d'apprendre ou du moins de respecter le langage de l'autre. Ce ne sont pas les différences, aussi grandes soient-elles, qui nous divisent, mais plutôt les craintes et les préjugés, aussi infimes soient-ils. Les différences ne nous confondent et ne nous divisent que lorsque nous nous obstinons à construire une grande tour de pouvoir pour conquérir le ciel : Babel. Les catholiques nous ne sommes pas séparés des luthériens parce que ces derniers ne considèrent pas l'eucharistie comme la transsubstantiation ou le sacrifice, mais parce que nous les excluons de notre messe et eux nous excluent de leur Cène de Jésus.
Le jour où nous ouvrirons la table à tous, nous nous sentirons unis.

Comme nous l'avons vu lors des dialogues inter-ecclésiaux de ces dernières 50 années, il y a un dernier obstacle qui empêche la communion de tous les chrétiens, à savoir, la doctrine qui déclare l'évêque de Rome être l'autorité absolue sur toutes les églises. Le pape est, comme le dit Paul VI, le grand obstacle à la communion. Non pas le pape, mais la papauté.

En quoi consiste donc la foi qui nous unit ? Elle consiste en l' "amour du Christ", qui est la façon dont les chrétiens, dans la mémoire de Jésus et dans l'adhésion à son enseignement, l'amour et la sauvegarde de la vie. Le jour où les différentes églises se reconnaîtront entre elles telles qu'elles sont, ce jour-là il n'y aura plus de divisions.

C'est alors que nous prierons et agirons, en vérité, pour l'unité.

José Arregi

Source:http://www.deia.com/2017/01/22/opinion/columnistas/reflexiones/unidad-de-los-cristianos-que-unidad **Traduction** par Edurne Alegria